

Une Dernière Fois la vapeur par Julien SCAVINER

Prix Rock Attitude 2008

co-organisés par Radio Béton et l'Université François Rabelais
sont présidé par Guillaume Berthel-Garnier de France



Une Dernière fois la vapeur

Depuis le matin nous parvenait du Nord une cacophonie indescriptible. Elle bondissait de dunes en dunes jusqu'à l'oasis où nous avions fait halte, nous réveillant à l'aube et assourdissant nos conversations. L'interdiction d'aller voir ce dont il s'agissait fut très rapidement établie comme loi divine. J'ai donc pris quelques affaires et je suis partie.

A mon âge, j'étais très peu utile au campement ; je m'occupais des bêtes, un peu, et je confectionnais quelques bricoles destinées à être échangées contre du matériel moderne. Rien de bien crucial. C'est donc la conscience tranquille que j'arrivai en vue de la source du vacarme.

Un grouillement de scarabées aux carapaces de chrome s'affairait autour de grands pylônes rouillés. Des géants mécaniques aux bras comme des villages allaient et venaient le long de la voie. C'était immense, et c'était rapide. De formidables machines, hautes comme plusieurs chameaux, charriaient des quantités de métal qui dépassaient l'entendement. Des silhouettes agiles se mouvaient d'un chantier à l'autre à grands pas athlétiques. De très grands pas.

Luttant contre le vent et les rafales de poussière, je me trouvais un observatoire abrité sous un rocher. Le bruit du chantier couvrait celui des bourrasques. Malgré la distance, je pus m'apercevoir que les silhouettes n'étaient autres que des Protecteurs. J'avais déjà pu en examiner hors d'état de marche dans différents caravansérails. Des reliques du temps des Métropoles. Ni hommes ni machines, ils possédaient leur propre ADN et un cerveau synthétique premier choix. C'était du moins ce qu'avançaient les vieilles brochures sur lesquelles nous apprenions à lire. Ils servaient d'ouvriers, mais je ne voyais aucun contremaître.

Je ne comprenais pas. Ils plantaient d'immenses pylônes, reliés de ponts et d'arcs, qui formaient une sorte d'aqueduc, comme on en voyait dans les livres d'histoire. Mais pour quelle eau ? C'était absurde.

Pourtant, les pièces s'assemblaient avec une prodigieuse célérité : l'édifice gagnait plusieurs longueurs de corde par minute, dans des gerbes de soudure et de fumée noire. Une fois les grandes parties posées et reliées, des Protecteurs faisaient monter des palettes de bois à l'aide de grandes grues qu'ils concevaient dans la foulée.

Je restai là très peu de temps, mais lorsque je décidai de rentrer au camp, l'aqueduc comptait déjà cent piliers de plus.

Il faisait nuit noire lorsque je me déchaussai en silence à l'entrée de la tente familiale. Les filins claquaient dans le vent, et une chèvre mâchonnait consciencieusement un bout de la toile.

« Ah ah ! Tu es faite, gourgandine ! murmura une voix caverneuse.

— Hé Mektoub, lâche-moi, tu me fais mal espèce de taré ! Tu m'attendais ou quoi ?

— Ouais, je t'attendais, avec force patience et science sempiternelle ! En quels lieux la dame était-elle ? »

Il me convainquit que passer la nuit dans sa tente était une bonne excuse pour justifier mon absence. Nous la gagnâmes donc et je lui racontai ce que j'avais vu.

« Medousa, toi qui combattit les Grecs, de leurs illusions tu es la victime ! *Timeo Danaos et dona ses tresses !* »

Mektoub était déjà très instruit, et il sortait toute sorte de tournures étranges lorsqu'il s'exprimait, de préférence avec des points d'exclamation. On l'éduquait pour qu'il devienne la plume du groupe, ce qui consistait principalement à annoter l'évolution des lieux de pâturage rencontrés, tenir le compte des troupeaux et écrire quelques poésies en cas d'urgence.

« Si tu me crois pas, t'as qu'à venir avec moi !

— Je dois aider père demain, dès l'aurore aux doigts tout choses. Pas d'échappatoire.

— T'es décevant Mek'.

— Et toi innocente, tu n'es qu'une gamine ! »

Vers le milieu de la nuit, le bruit du chantier s'éteignit.

Je passai tout le lendemain à flâner dans l'oasis et aux alentours.

Avec les autres enfants, j'avais découvert une vieille carcasse de machin qu'utilisaient les Modifiés dans le temps. Nous nous en servions habituellement comme terrain de jeu. Assise sur le grand tube creux qui sortait de l'habitacle défoncé, je repoussais vaillamment les assauts des plus vaillants de l'équipe ennemie. Celui qui prenait la place du gardien sur le tube gagnait la partie, et chaque camp défendait son machin contre les autres. La technique de combat se basait essentiellement sur le jet de poignées de sable.

Les grands n'appréciaient pas tellement de nous voir jouer là-dessus, et ils nous balançaient de vieux ballons rapiécés en nous expliquant que c'était plus amusant. On ne les croyait pas.

Ce jour-là, seule, je rejoignis le machin et me perchai comme d'habitude sur le tube. Je laissai mes yeux se perdre dans le vague. Vagabondage...

C'est à peine si j'entendis la bête approcher. Elle miaulait en se traînant péniblement sur le sable, et sa collerette émeraude battait compulsivement sur ses flancs. Elle me regarda dans les yeux, poussa un grand cri rauque et s'effondra sur le sable brûlant. Son larynx palpita plus fortement puis s'immobilisa.

Je sautai du machin pour lui donner un coup de pied. Indubitablement morte. Cette espèce-ci supportait mal son propre corps. La main d'Allah, disait-on, n'avait jamais effleuré leur échine. Mais curieusement, parfois, de vigoureux et immortels cactus s'élevaient au-dessus de leurs cadavres desséchés.

Je discutais de tout cela le soir même avec mes parents, mais ce qui en ressortit c'était que j'étais une gamine trop curieuse qui n'écoutait pas ce qu'on lui disait,

que cela devait finir par arriver, et qu'il valait mieux que je me taise maintenant, non mais sans blague.

« Ils ne me répondent jamais ! On ne sait rien du passé !

— C'est parce qu'ils t'estiment trop jeune ! me répondit Mektoub. Il s'en est passé de drôles et, si cela a peu affecté notre façon de vivre, la plupart des habitants, ailleurs, dans les autres pays, en ont souffert. Il y a eu des... abus.

— Non, ils savent rien et pis c'est tout. Ils font semblant de garder un secret, mais y pignent rien non plus.

— Sur ce point tu as sans doute raison. Ils n'ont jamais fait partie des Modifiés. Je veux dire, de ce qu'ils étaient avant. Je ne sais pas bien quand les choses ont changé, mais mon père devait avoir notre âge. Je me demande comment c'était.

— Il y avait des grandes cités qui brillaient dans la nuit ! Je l'ai lu ! Alors pourquoi lors de nos traversées étaient-elles si noires ? Au Caire il n'y avait plus que cette puanteur ! Et cette haine !

— Qui peut savoir ? Les Modifiés eux-mêmes ne savent pas grand-chose.

— Et aujourd'hui, plus personne ne veut savoir. »

Mektoub acquiesça. Il tenta une approche en m'enserrant par la taille. Il eut droit à une baffé.

« Si tu veux aller plus loin, tu m'accompagnes demain matin !

— Soit. »

J'amenai Mektoub à l'observatoire où je me trouvais deux jours plus tôt. Il ne restait plus que l'aqueduc et un silence tutélaire, vibrant d'intensité métallique. Cependant, il y avait encore quelques Protecteurs qui patrouillaient en donnant quelques coups de soudure ici et là.

« Alors ? Avais-je raison ?

— Alors ? Puis-je t'embrasser ?

— Quoi ?! C'est tout ce que tu trouves à...

Un feulement énervé nous interrompit. Puis deux autres. De grands reptiles aux yeux de caméléon nous regardaient de travers.

« On court ! Là-bas ! » hurlai-je.

Ils se lancèrent aussitôt après nous ; ils avaient peut-être l'air maladroits, mais ils allaient aussi vite que les nouvelles.

Nous arrivâmes à bout de souffle au bas de l'édifice. Il y avait des échelles qui montaient. Trop tard pour les atteindre. En une paire de secondes, un des Protecteurs fut sur nous. Il lâcha ses outils, déploya ses immenses bras mécaniques, et déclara d'une voix suave :

« Protecteur Lawrence® à votre service. Du calme citoyens ! » Il balaya les premières bêtes d'un revers et acheva la dernière d'un coup de poing meurtrier.

J'étais prête à lui sauter au cou lorsqu'il déclara :

« Veuillez avoir l'obligeance de vous soumettre à l'examen d'identification. En cas de refus, je me verrai dans l'obligation d'user de la force.

— Moi c'est Medousa, et lui c'est Mektoub. »

Il ignora ma remarque et se plaça devant moi. Les circuits de ses tempes palpaient sur un rythme régulier. Un. Deux. Trois. Par endroits, sa peau était grêlée de cicatrices, comme un épiderme trop de fois renouvelé. Sa bouche se tordait de rictus compulsifs, mais aucun souffle ne s'en échappait.

Il me sondait. Je n'avais aucun moyen de deviner si ce qu'il trouvait le satisfaisait. Soudain, une pierre se trouva encastrée à la place de son œil droit.

« L'échelle sur les pylônes ! Vite ! » cria Mektoub, qui balançait un autre caillou sur la machine.

Son action n'eut pas grand effet sur la détermination de Lawrence®, qui semblait cependant avoir plus de mal à attraper les barreaux.

Nous fûmes en haut bien avant lui.

« On fait quoi ? on fait quoi ? »

Mektoub tenta de répondre, eut un hoquet, et s'agrippa à l'un des piliers, en proie au vertige le plus total. Les rafales de sable devenaient plus brûlantes et l'air plus rouge et plus opaque, si bien que nous flageolions sur nos jambes, vingt pas au-dessus du vide. Une folie au goût de quartz.

Puis arriva le monstre.

Entourée de mille vapeurs, une énorme locomotive ébranlait toute la structure sur ses bases. Les soupapes armées et les pistons énervés battaient de toute la fureur mécanique du monde. Au-dessus de la cabine de conduite étaient cloués plusieurs dizaines de drapeaux aux couleurs de pays oubliés et aux portraits de grands hommes, déchirés par la tempête.

Figés, nous la contemplâmes un long moment sans pouvoir bouger. Trois sifflements stridents retentirent, et les lumières des phares avant percèrent les tourbillons de poussière écarlate.

Derrière nous, le Protecteur prit pied sur les rails.

Un homme se hissa à l'avant de la locomotive. Un colosse à la barbe noire et aux cheveux blonds nous hurlait quelque chose, accroché à la haute cheminée. Il agita ses bras en de grands moulins grotesques.

« Il nous veut à bord !, comprit Mektoub. On y va ! »

Sans réfléchir, je me mis à courir à sa suite à la rencontre du train. Un immense filet se déploya latéralement. Choc. Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais empiétrée dans une nasse de tissus troués, ramenée au niveau de la locomotive par un genre de treuil. Mektoub n'était plus là.

« Tu me comprends petite ? Donne ta main ! fit le géant en me tendant une perche tordue. Sacrée idée de monter ici. Sacrée idée ! »

L'homme arborait un sourire dément.

« Et Mek...mon compa... l'autre ! demandai-je en avalant les mots.
— L'autre...Oh ! On dirait qu'il n'a pas pu monter avec toi. Tant pis.
— *QUOI ?* »

Je me jetai sur l'inconnu et le frappai de toutes mes forces. Poings, pieds, genoux, coudes. Je lui commandai d'arrêter tout de suite le train tout en tentant de mordre tout morceau passant à portée. Il fronça terriblement les sourcils et m'immobilisa d'une main.

« On n'arrête pas ce train. Jamais. »

Sur ce il me reposa et se concentra sur les commandes. Il resta sourd et muet pendant un long moment, chargeant de temps à autre dans la chaudière de grandes quantités de charbon qu'il puisait à l'arrière. Je remarquai qu'il y avait bien une dizaine de wagons à notre suite. Je finis par m'assoupir contre le tas de bûches disposées autour de la porte de communication avec le reste du train.

« Mange... » Il avait posé devant moi le genre de plat auquel on n'ose pas même rêver. Il y avait du vin, des cuisses, de grandes palanquées de fruits... Je lui demandai qui il était à plusieurs reprises, comment il vivait à bord, qui lui procurait sa nourriture, quand il dormait et où étaient les toilettes, mais à chaque fois il se contentait de m'inciter à manger, comme si je risquais de m'arrêter faute de carburant.

« Quand vais-je rentrer chez moi ? » finis-je enfin par demander après le dessert. Il me dévisagea comme s'il ne comprenait pas ce que j'entendais par là. Puis il se leva et alla s'absorber dans la contemplation du paysage qui défilait par les fenêtres. Enfin, il se retourna et se précipita dans le wagon suivant.

J'attendis un peu, puis je le suivis. J'entrouvris doucement la porte.

Les volets fermés, il y régnait un noir presque total. Assis dans un étrange siège, la figure éclairée par une fenêtre lumineuse, le chauffeur pianotait très rapidement

sur une plaque translucide. De petits textes s'affichaient tour à tour sur l'écran, en deux couleurs différentes. Je compris assez aisément qu'il s'agissait d'un moyen de communiquer.

« Approche, je t'ai entendue ! m'interpella-t-il d'une voix bourrue. Et tais-toi ! J'aime converser en silence.

— Alors avec qui pouvez-vous bien converser si vous ne parlez pas ?
— Hé bien c'est évident. Avec Elle, la Terre, la petite Gaïa....
— La Nature ? »

Ma remarque le fit rire si fort qu'il sembla sur le point de basculer en arrière, et plusieurs sigles incompréhensibles apparurent à l'écran. Il prit quelques instants pour retrouver son souffle puis me fit signe d'approcher.

Une nouvelle ligne apparut.

« *Hello Medousa. Je suis Bob, universel et incontournable. Welcome aboard !*

— Hein ? Et d'où vous venez ? », demandai-je à voix haute.

Le barbu écrivit à ma place.

« Je sais je sais ! Je suis le pilote, né des affaires des communications ! Une autre question !

— Que pilotez-vous ?
— *L'intelligence échappée ! La folie contenue ! Et je suis continu ! Je suis L'IL-LI-MI-TÉ !* »

Le barbu me fit sortir du siège en acquiesçant :

« C'est lui qui pose et démonte les voies.

— Démonte ? La voie... ça disparaît après nous ? » La nouvelle me fit un choc. Faire marche arrière et retrouver les miens... Ça n'était maintenant plus possible.

Il me demanda de partir et il recommença à pianoter.

J'en profitai pour explorer les autres wagons. Il y avait des lits, des banquettes, une salle de musique, une bibliothèque, des jeux d'enfant, des râteliers d'armes... Un

bric à brac incroyable débordait de chaque cabine, et c'est à peine si je connaissais le quart des objets présentés. Qui pouvait avoir besoin de tout cela ?

Je passai plusieurs heures ainsi, lorsqu'en m'approchant du dernier wagon, j'entendis de grands cris et des grincements de métal tordu.

Le dernier wagon n'avait plus de toit, et une partie de l'arrière avait disparu, comme avalée par une mangouste géante.

Une nuée de volatiles s'affolait autour du conducteur, monstruosité bardée de lames d'acier pivotantes et de lumières artificielles. Les yeux percés, il tirait en aveugle en faisant sauter son tromblon d'une main à l'autre. Prenant conscience que le combat était perdu, il se jeta sur le côté et repéra en tâtonnant une bouteille de napalm, qu'il déboucha et brancha sur les tuyauteries d'urgence. Une explosion de flammes éclaira l'intérieur de la cabine. Je m'abritai à l'extérieur et détournai les yeux. Un instant, j'eus l'impression de brûler vive. Une fois la température redescendue, je me risquai à nouveau à l'intérieur.

Les oiseaux avaient succombé, mais le conducteur ne valait guère mieux. Le visage et les membres calcinés, il eut le temps de glisser entre deux râles : « Welcome aboard. Il n'y a jamais qu'un conducteur... désolé pour ton pote. »

Sur ce, il se traîna vers la brèche dans la cloison et tomba dans le vide.

Une main mécanique se posa sur mon épaule.

« Bonjour, je suis le Protecteur Lawrence®. J'ai pour tâche de vous assister dans les travaux physiques. »

Il désigna l'inscription sur la plaque de cuivre au-dessus de la porte :

« Bienvenue à bord du *PROGRÈS* mademoiselle. »

Merci

aux membres du jury :

Guillaume Berthet-Garnier de POLEMIX, président du jury,

Christophe Colinet de la Nouvelle République,

Céline Gittton de la Médiathèque François-Mitterrand,

Aurora Martinez de la Boîte à Livres,

Véronique Robert, Virginie Porter et Fabienne Tardivo de Radio Béton,

Alain Frébault, Jean-Pierre Conin et Anne-Pauline Clavier de l'Université

François-Rabelais.

Merci

*au comité de lecture et à toutes les personnes
qui se sont investies dans ce projet.*

Merci

à Chris pour la composition.

Une nouvelle originale de Julien SCAVINER

lauréat du concours de nouvelles
organisé par l'Université François-Rabelais
et Béton! 93.6

**Enregistrée dans les
studios de Radio Béton**

Réalisation

Céline Lachouque

Avec les voix de

Abei, Antoine, Céline,
Olivier et Virginie

Musique

Fumuj

Conception et réalisation de la première de couverture : 84Boy

www.myspace.com/iam84boy

Impression : Place Net

1 rue Traversière - 92100 Boulogne

Tirage en 250 exemplaires, mai 2008 - n° ISSN /DLS-2003/1010 12273



PRESSES UNIVERSITAIRES
FRANÇOIS - RABELAIS
TOURS

Radio



Tours 93.6